



■ Scènes | Critique

La conscience disséquée

► Benoit Verhaert adapte, joue et met en abyme "La Chute" de Camus.

► Comme dans un café d'Amsterdam. Comme dans l'ivresse dorée du génèvre.

Café Central, Bruxelles, un soir de toute fin d'été au ciel menaçant. Première étape d'un spectacle qui ira d'estaminet en débit de boissons, en passant par des théâtres aussi.

Après avoir interprété le Meursault de "l'Étranger", le comédien Benoit Verhaert campe Jean-Baptiste Clamence, le narrateur du roman d'Albert Camus (1956) dont il signe aussi l'adaptation et la mise en scène (avec Claude Emuysel). Cet homme, juge-pénitent, jadis avocat à Paris, abonné au succès professionnel, orateur remarqué et séducteur patenté, aujourd'hui installé à Amsterdam, s'imbriche de genèvre dans les bars et dresse son auto-portrait d'abord flatteur. Mais peu à peu, il revit en la racontant l'histoire qui le poursuit: un cri, un corps tombé

dans la Seine, son immobilité à lui qui, du haut du pont, n'a tenté aucun geste de sauvetage. Les événements lui reviennent peu à peu à la mémoire, comme la cause de l'inanité présente de son existence. Sa solitude qu'il cherche à tromper à force de parole.

Le monologue singulier de "La Chute" est ici, par choix, mis en abyme. Le cadre du roman est un bar de nuit, des bistrotts, réels ou reconstitués, accueillent les représentations. "Mexico City" s'affiche au mur, sur de brillants coussins gonflés. Un grand serveur black à l'accent hollandais prononcé bien qu'artificiel (Almany Barry) assure les transitions, une chanteuse en fourreau bleu à sequins et à la voix de velours (Laila Amézian) habite d'émouvants interludes. Des nappes métallisées recouvrent les tables sous une lumière rougeoyante.

Renata Gorka signe les costumes et une scénographie qui, dans le principe et le dispositif lui-même, fait écho à l'affection de Benoit Verhaert pour le café-théâtre.

En trench, le cheveu gominé, le verbe haut et sûr, son Clamence déambule parmi les clients du café, ses auditeurs, son public. Amsterdam est décrite avec

tant de justesse, entre les brumes du jour et les ors de la nuit, ceinte de canaux, envahie de bicyclettes noires à guidon haut, qu'on s'attendrait presque à y plonger à la sortie. De fait, dehors, les pavés luisent sous la pluie, on n'en est pas si loin.

La barbe naissante, le pas plus vacillant, les souvenirs se bousculant, le narrateur oscille entre confession et accusation, refuse d'être jugé, porte lui-même des jugements.

C'est une forme théâtrale finalement assez traditionnelle que propose ici Benoit Verhaert, dans un spectacle sincère et dense, toujours littéraire mais auquel il apporte par sa présence une vraie épaisseur. Captivé par la notion de conscience, souvent marquée dans ses choix, l'acteur et metteur en scène l'épingle chez Camus avec une espèce de ferveur interrogative, touchante.

Marie Baudet

→ Bruxelles, divers lieux, jusqu'au 4 décembre (au Murmure les 19 et 20/9, à l'Archiduc les 21 et 22/9, à l'Atelier 210 les 16, 17/9, 19 et 20/10, au Faucon les 22 et 23/10, au Théâtre Varia les 18, 19 et 23 au 25/11 et du 30/11 au 4/12). De 8 à 16 €. Infos & rés.: 02.732.25.98, www.atelier210.be

Essayer de faire
ressentir à un public
aujourd'hui l'odeur
et souffre de Camus.